

Maurice Allais : « Celui qui avait tort d'avoir raison »

PIERRE-NOËL GIRAUD

Quand ses collègues prétendent aujourd'hui que personne n'aurait pu prévoir sérieusement la crise, il avait analysé les dérives de « l'économie casino » dès la fin des années 1990. La crise des subprimes lui a donné raison. Mais le seul prix Nobel français d'économie a eu le tort de ne pas adhérer à certains dogmes dominants. Pour cette raison, il a été mis à l'écart jusqu'à sa récente disparition saluée avec une relative discrétion¹.

Une anecdote suffit à définir Maurice Allais. C'était lors d'une réception en son honneur, dans sa chère École des mines, deux ans après l'attribution du prix Nobel d'économie en 1988. Dans la salle, au moins trois ministres et le gotha des hauts fonctionnaires, dirigeant d'entreprises et sommités académiques français. J'entrai et le saluai. Il m'entraîna aussitôt à part et m'entreprit sur les réformes dans

l'ex-empire soviétique qui venait de s'effondrer, car il savait que je venais d'y mener une longue enquête. Je soutins qu'il n'y avait pas de propriété, pas de monnaie et donc pas d'économie dans le socialisme soviétique et qu'en conséquence les politiques de « transition », d'un socialisme conçu à tort comme un capitalisme d'État à un capitalisme de marché, politiques proposées par les libéraux de Harvard, allaient provoquer des catastrophes. Il affirmait, quant à lui, que la « science économique », fondée sur le caractère invariant du comportement individuel quelles que soient les institutions et les cultures, s'appliquait partout et en tout temps. Le sujet était d'importance, la discussion serrée. Régulièrement, Allais écartait d'un geste sec et sans

147

*Maurice Allais :
« Celui qui avait
tort d'avoir raison »
Pierre-Noël Giraud*

1. *Note de la rédaction (= NDR).*

appel les intrus, ministres et grands patrons, qui tentaient de nous interrompre : « Un instant, mon cher, un instant... » Au bout d'un bon moment, conscient (lui s'en moquait) des devoirs que lui imposait cette réception, je le rendis à ses hôtes. Tel était Maurice Allais. Sa passion prédominante était la recherche de la vérité.

Il consacra sa vie à développer une science économique selon le programme suivant : « La discipline économique est une science qui relève des mêmes méthodes que les sciences physiques. » « Pour une très large part, comme dans les sciences physiques, l'élaboration des sciences sociales me paraît devoir reposer sur la recherche de relations et de quantités invariantes dans le temps et dans l'espace » (Discours de réception du prix Nobel de sciences économiques, 1988). Dans ce programme, il excella. Ses contributions couvrent pratiquement tout le champ de la « synthèse néoclassique » de l'après-guerre. Allais formula en deux temps (1943 puis 1967) une théorie de l'efficacité des marchés bien plus élégante et générale que celles de ses collègues américains : Arrow, Debreu (son élève), Samuelson (qui en convint avec admiration), car elle s'affranchissait de nombre d'hypothèses invraisemblables. Il a posé des problèmes fondamentaux et obtenus des résultats originaux en

théorie de la croissance et en théorie monétaire. Mais de plus, il s'est attaqué aux axiomes de cette conception de l'économie : ceux qui décrivent le comportement humain rationnel face à l'incertitude. Cette question a une longue histoire, qui remonte à Pascal. Au début des années 1950, Allais mena des expériences avec ses élèves : il testa par des exercices leur comportement face au risque. Les postulats jusqu'alors acceptés de la théorie de la décision dans l'incertitude furent radicalement contredits par l'expérimentation. Ce « paradoxe d'Allais » le fit connaître du monde académique anglo-saxon. Il formula ensuite l'hypothèse que l'attitude face au risque est non seulement déterminée par la nature invariante de l'individu, mais aussi par la forme même que prend le risque. Cela reste une question éminemment actuelle, centrale dans l'explication des comportements durant les crises financières. Avec son « paradoxe », Allais ouvrit une voie de recherche sur la rationalité économique qui allait valoir le prix Nobel à Kahneman et Smith en 2002. Allais protesta alors vigoureusement auprès du comité Nobel qu'il méritait d'y être associé, à juste titre en vérité...

Dans tous ces domaines, Allais fut remarquablement inventif. Cependant, le programme de recherche de la « synthèse néoclassique », au sein duquel il s'inscrivit si

brillamment, rencontra à partir des années 1980 une double limite. La limite épistémologique de l'importation du modèle de la physique dans les sciences de la société, qui suppose que les « lois » de l'économie sont indépendantes de ce que les gens en pensent, limite rendue manifeste par l'essor des thèmes de la réflexibilité, des anticipations autoréalisatrices, du caractère agissant des discours en sciences sociales. Une limite interne : l'effondrement des théorèmes généraux de l'efficacité dès que l'on prend au sérieux les imperfections tant des marchés que des États qui résultent de l'introduction, de l'intérieur même du cadre néoclassique, d'une économie de l'information incomplète et asymétrique. À ce renouvellement profond des programmes de recherche en économie, dont nous ne sommes qu'au début, Allais ne contribuera pas.

En politique, Allais était un libéral : « Il ne peut y avoir de démocratie politique véritable et de société libre si l'organisation sociale n'est pas fondée sur une économie de marché et pour la plus grande part sur le régime de la propriété privée ? » (l'Europe unie, route de la prospérité. Calman Levy. 1960). Mais son libéralisme était imprégné d'une idéologie « de petit entrepreneur ». On pourrait même risquer « de boutiquier », en

évoquant l'histoire de l'enfance d'Allais : fils de petits commerçants, orphelin d'un père mort en captivité durant la Grande Guerre, élevé par une mère courageuse qui, le soir tirait la table de travail et le lit de son fils dans la boutique après avoir baissé le rideau... Son fils deviendra un pur produit de la méritocratie républicaine, de la « Noblesse d'État » selon Bourdieu. Allais manifestera toujours une hostilité viscérale aux enrichissements sans travail, aux excès de la finance et aux politiques monétaires qui les encouragent. Il fait partie, avec Braudel par exemple, de ces théoriciens qui pensent que l'économie de marché(s) est le système en soi le plus efficace et qu'on peut la débarrasser de ses aspects tératologiques que sont « le capitalisme » (chez Braudel) ou la finance dépravée (chez Allais)... Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on y est rarement parvenu, jusqu'ici. Allais affirme aussi que les États doivent assurer, en corrigeant la répartition issue des marchés si nécessaire, un niveau d'inégalité « acceptable » par la société. Lequel ? C'est une vaste question. Allais ayant, on l'a dit, une prédilection scientifique pour les invariants, il considérait tout simplement, à l'instar de son maître Pareto, que le degré « d'inégalité acceptable » dans une société était le même dans la Babylone de Nabuchodonosor qu'en France contemporaine.

Ces convictions conduisirent progressivement Allais, à partir des années 1980, à des prises de position en matière de politique économique très tranchées, à contre-courant de ses amis politiques, et à des analyses qui se sont avérées prémonitoires. Européen convaincu, il s'opposa cependant au traité de Maastricht instituant l'euro, non parce qu'il était hostile à l'euro, mais au contraire parce qu'il considérait que les conditions politiques du passage à l'euro n'étaient pas réunies. On en voit hélas fort bien les conséquences aujourd'hui. Il annonça, un des tout premiers et avec force, que le système monétaire et financier issu de la libéralisation des années 1980 nous précipiterait dans l'instabilité et les krachs, et il proposa une réforme radicale de l'industrie financière. Une question d'actualité depuis 2008. Il plaida pour un protectionnisme européen, puisqu'à ses yeux les délocalisations vers les pays à bas salaires étaient injustifiées, dans la mesure où l'écart des salaires entre l'Europe et ces pays disparaîtrait en quelques décennies. Un débat qui gronde à nouveau aujourd'hui. Sur ces trois questions, malgré la reconnaissance apportée par le prix Nobel, il prêcha dans le désert. En 2001, je fus l'un des rares économistes, dans *Le Commerce des promesses* (Seuil, réédition augmentée en 2009) à exposer et à discuter

« les propositions radicales du professeur Allais » quant à la finance contemporaine.

Ayant choisi l'économie devant la « choquante irrationalité », à ses yeux, de la crise des années 1930, Allais n'a pour autant jamais abandonné l'ambition de percer les secrets de la nature. Cela le conduisit à un rapport plutôt étrange à la physique du xx^e siècle. Allais défendait un déterminisme absolu, selon lequel les phénomènes qui paraissent le fait du hasard ne sont en réalité que le résultat d'une combinaison très complexe de la multitude des pulsations physiques parfaitement déterminées qui imprègnent l'univers. Selon lui, nous appellerions « hasard » une complexité qui nous échappe. Il s'en suit, par exemple, qu'Allais en vint à analyser les variations en apparence aléatoires des cours de bourse comme une conséquence directe des pulsations de l'univers... On ne saurait aller plus loin dans une « physique » de la société. Mais on peut lire aussi cette profession de foi déterministe comme une critique radicale de la mécanique quantique... Tout aussi curieux (et complémentaire) fut l'acharnement d'Allais, sur la base d'un retraitement des données d'une expérience sur l'oscillation du pendule paraconique conduite par Miller en 1925 et 1926 et jamais corroborée depuis, à prétendre

réfuter la théorie de la relativité. Un acharnement qui ne fit que croître après le prix Nobel.

On peut faire l'hypothèse que, longtemps méconnu et ayant dans sa jeunesse hésité entre la physique et l'économie, Allais nourrissait le rêve secret de recevoir un prix Nobel dans chacune de ces disciplines. Ne dit-on pas de Schumpeter qu'il aurait confié à des proches : « J'ai voulu être le meilleur amant de Vienne, le meilleur cavalier d'Autriche et le meilleur économiste du monde. Je n'ai hélas atteint que deux de ces objectifs... » Une légère tendance à la paranoïa n'épargnerait donc pas

toujours les grands économistes... Mais tout compte fait, Maurice Allais fut avant tout un savant, un ingénieur ingénieux, un autodidacte (il en était fier), un parfait représentant d'une des deux France qui font la France, têtu jusqu'à l'erreur manifeste (lui qui professait la soumission absolue aux faits), farouchement indépendant et dont la définition du bonheur était peut-être, non pas comme pour Stendhal un verre de punch léger et une conversation brillante à minuit, mais une discussion vive et rigoureuse avec un pair à midi.